

ENFANTS DE LA COLLABORATION, ENQUÊTE
Avoir été « fils de vichyste » a-t-il influencé votre vie et votre oeuvre ?

Schizophrénie, silence et fuite : mes stratégies de survie

Emmanuel LE ROY LADURIE
FIGARO LITTÉRAIRE - DOSSIER
29/06/2000

Vichy, Vichy, toujours recommencé. Je suis fils d'un ancien ministre « pétainiste » (1942), lui-même devenu par la suite résistant et maquisard, combattant la Wehrmacht les armes à la main (selon l'expression consacrée, ici fort exacte). Bien que très ouvert à la repentance, j'ai longtemps espéré égoïstement que la réminiscence mélancolique des années de plomb passerait, et qu'un jour on finirait par parler d'autre chose. Voyez ce qui se produisait en 1930, par exemple : au terme d'un délai de soixante ans on n'évoquait plus que sur le mode rétrospectif, çà et là, les massacreurs, certes atroces, ayant opéré aux dépens des communards de Paris en 1871 (ceux-ci pas toujours innocents, tant s'en faut). Mes illusions, quant à une amnésie finale, vis-à-vis de la tragédie puis du souvenir finalement ineffaçable soixante années après (1940-2000) se sont évidemment dissipées. La mémoire est un devoir et à ce devoir, kantien que nous sommes, nous n'échapperons point : il va de soi en effet (et je parle ici de mon seul cas personnel) que n'étant ni vichyste ni pro-vichyste je ne récuse nullement la nécessité, l'incontestable légitimité de la polémique la plus rude contre le régime du Maréchal ; elle persiste, avec une certaine fréquence, à faire les gros titres de nos médias et nul ne devrait s'en plaindre. La justesse bien établie de l'antivichysme étant ainsi admise, comment doit se comporter « l'enfant » (!) de vichyste, ce grand garçon septuagénaire sous le nez duquel on brandit encore volontiers les fautes de son père, et même de ses oncles (sic). Trois stratégies de survie me paraissent disponibles. J'en ai eu personnellement l'usage et je voudrais en communiquer la recette à mes semblables.

La première attitude, c'est la schizophrénie ou plus précisément le dédoublement de personnalité. D'une part, je le répète, on se doit de reconnaître absolument le bien-fondé de la vichystophobie ambiante : on lui rend hommage avec la déférence qui s'impose quand l'occasion s'en offre. Simultanément (inversement), on persiste à se remémorer ses père et mère comme des personnes qui, sur un plan strictement familial, furent tout à fait délicieuses. Contradiction, sans doute ! Mais ni meilleure ni pire que celle qui dans la théologie de saint Augustin fait s'affronter de manière insoluble la grâce divine omnipotente et la liberté humaine.

Seconde attitude conseillée : le silence. Parfois penser à ces problèmes mais n'en parler jamais, même et surtout avec les autres « enfants » de vichystes. L'omerta là comme ailleurs est la bonne règle... Pas question of course, dans cette conjoncture, de fonder une quelconque Amicale des rejetons et rejetonnes des anciens vichystes et collabos, fût-elle purement et volontairement repentante. Cette idée, baroque, est certes venue à quelques-uns d'entre nous, mais elle ne mérite même pas qu'on l'examine. Le mutisme, le black-out, telle est pour nous la bonne hygiène.

Corollaire obligatoire : il convient de ne pas se mêler de politique : ni de gauche (de celle-ci on a vite fait le tour), ni de droite (ce serait l'horreur). Incidemment, ne jamais signer de pétition. Car les écrits restent. Nos parents en ont su quelque chose.

Vous me direz qu'un intellectuel digne de ce nom se doit, à intervalles réguliers, d'apostiller de son paraphe tel ou tel appel empreint de générosité, cependant que par ailleurs le même personnage publie livres et articles. Mais justement la prestigieuse dénomination d'« intello » n'est pas octroyée à tout un chacun. Bornez-vous donc pour votre part, chers enfants de Vichy et du maréchalisme, à être en tout et pour tout des tâcherons de l'édition nationale, si vous en avez le courage et la possibilité. Quittez de ce pas et sans plus attendre l'univers pétitionnaire. Vous ne feriez que vous y rendre ridicules. Seul le silence est sûr, tout le reste est courage.

D'où le troisième impératif : celui de la fuite en arrière. Éviter, si par exemple on est historien (c'est mon cas), éviter d'aborder la funeste période 1940-44, et même le XX^e siècle en général. C'est encore trop chaud. Se réfugier plutôt dans le XVIII^e siècle, ou même le XIV^e. Veut-on étudier des phénomènes tels que l'Occupation, la Résistance, la collaboration, l'épuration... Le mieux dans ce cas, c'est de choisir des peuples marginaux et des périodes refroidies, qui donc ne sont pas embarrassantes. J'ai par exemple considéré, en un texte encore inédit, la collaboration des élites locales avec les occupants français dans la Savoie, jadis annexée à notre République hexagonale et révolutionnaire, entre 1792 et 1800... Ça ne mange pas de pain, c'est intéressant et je compte publier cela un jour, sans tapage, dans quelque obscure revue provinciale. Car malgré tout, on ne sait jamais. Un coup d'arquebuse est vite parti : les lettres courageusement anonymes ou les coupures de presse dont nous écopons encore de temps à autre sont là pour nous rappeler que nous ne sommes pas tout à fait des citoyens comme les autres. L'idéal serait que nous « cassions nos pipes » dans un avenir raisonnable, afin que cesse, une fois pour toutes, la série de nos réflexions moroses.